



Donnez-moi ces papiers. (Page 246.)

aimé aller en Navarre ; en Navarre, j'étais chez elle, mais la Navarre est trop loin, Nancy vaut mieux ; d'ailleurs, là, nous ne serons qu'à quatre-vingts lieues de Paris. Sais-tu un regret que j'emporte, Annibal, en sortant d'ici ?

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

On se comprend sans rien se dire, on se sent sans se palper ; le bien va au bien, le mal au mal, comme l'aiguille au pôle.

M. Métral, en saluant le marquis de Gèvres, que son beau-frère lui présentait, regarda le nouveau venu à la façon dont le criminel regarde le juge.

Il se sentit deviné, découvert.

Le salut de M. de Gèvres fut si froidement poli qu'il équivalait à une impertinence.

La présentation en restait là. Ni le mari, ni le beau-frère, ni son ami ne prononcèrent une parole.

Personne n'y trouva rien à redire.

Cependant, la froideur du marquis de Gèvres devant le nouveau marié confirma, chez M. de La Roche-Mâlo, la bonne opinion qu'il avait conçue à première vue en voyant entrer l'ami de son fils.

Il alla à lui vivement, aussi vivement du moins que le lui permit sa récente attaque de goutte, et lui présentant la main :

— Je sais, dit-il, monsieur le marquis, que vous êtes l'ami de mon fils Édouard. Quelle opinion avez-vous de lui.

— Une opinion excellente, répondit M. de Gèvres.

— Vous croyez qu'il ira ?

— Je l'affirme !

— Et que nous en ferons un homme ?

— Sans aucun doute, il a de qui tenir, répondit le jeune homme en s'inclinant avec respect devant le vieux marin.

Pendant ce temps, le jeune Édouard de La Roche-Mâlo, sur le compte duquel roulait l'entretien du capitaine et du nouveau venu, le jeune Édouard, disons-r'ous, était allé trouver sa sœur. Il l'avait arrachée au groupe qui le saluait, et, la prenant à part, il lui avait tenu à peu près ce langage :

— Qu'as-tu, petite sœur ?

— Rien, répondit la jeune femme.

— Tu me trompes, Christina.

— Dans quel but ?

— Dans le but de ne pas m'affliger.

— Tu crois donc que je suis triste ?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr.

— C'est que tu me vois à travers la joie d'avoir retrouvé ton ami, dit mélancoliquement Christina, et tout te paraît triste.

— Non, Christina ; si jeune que je sois, je connais le cœur humain mieux que tu ne penses.

— Le cœur humain des hommes, tout au plus, mais le cœur humain des femmes, cher frerot, tu l'ignores.

— Enfin, tu as un secret dont tu me refuses la confidence.

— Je n'ai pas de secret.

— Ce n'est pas l'avis de mon ami.

— Quel est donc son avis ? demanda avec vivacité la jeune femme, dont le visage se colora légèrement.

— Son avis est que tu es profondément triste ; il me le disait il n'y a qu'un instant. Et, à propos de Gaston, comment le trouves-tu ?

— Très-bien.

— Vois-tu qu'il n'est pas si centenaire que tu disais ?

— C'est vrai, dit en souriant la jeune femme.

— De façon que tu ne me reproches pas de l'avoir choisi pour ami ?

— Vraiment non !

— Et que tu montreras assez de tendresse envers moi pour le traiter en ami tout le temps qu'il va passer ici ?

— Certainement, mon frère.

— Merci, Christina mia, dit le jeune homme en embrassant sa sœur, et je te pardonne ta tristesse présente, en espérance de ton amitié future.

Nous dirons, dans le chapitre suivant, quelle était la pensée de la nouvelle mariée au moment où son frère l'interrogeait.

XX

OU IL EST DÉMONTRÉ QUE L'HOMME QUI FAIT UN MARIAGE D'ARGENT EST UN HOMME ENTRETENU.

Nous avons dit, dans le chapitre précédent, que nous révélerions au lecteur la pensée intime de la nouvelle mariée.

Nous nous sommes peut-être beaucoup engagés, car sa pensée est complexe ; mais nous avons le courage de notre opinion, et nous essayerons de la traduire avec une *honnêteté* que le latin ne brave pas toujours dans ses mots.

Interrogez la femme que vous aimez — si elle vous aime, bien entendu ! — et demandez-lui à quoi elle rêvait étant jeune fille, soit au pensionnat, soit au couvent, soit chez sa mère.

Demandez-lui si, à quinze ans, à l'époque où la fleur de sa vie commence à entr'ouvrir sa corolle, à travers les premiers contes de fée, à travers les oiseaux qui chantaient dans le jardin de la pension, à travers les grands arbres qui étendaient leurs bras, à travers les gazons, dans la rosée du matin ou dans la